

partie de sa famille, et je crois qu'enfin l'instituteur est réhabilité dans l'esprit des populations.

Pour vous, noble vieillard, digne doyen des instituteurs, qui avez donné l'élan à cet heureux mouvement intellectuel que nous contemplons parmi la population canadienne française, qui, par l'humble école que vous fondiez, il y a 50 ans, à St. Roch, avez si puissamment contribué à cette transformation parmi nos compatriotes, votre tâche est remplie, le moment d'un doux et légitime repos et arrivé pour vous ; reposez-vous, vivez longtemps et vivez heureux. Vivez longtemps et vivez heureux au milieu de cette belle et noble population de St. Roch qui a profité de vos travaux ; au milieu de St. Roch, de ces marais d'il y a 50 ans, aujourd'hui couverts d'une vaillante population, souvent et cruellement éprouvée, mais toujours grande et généreuse dans le malheur ; au milieu de St. Roch dont les trois magnifiques églises, les deux couvents et les écoles de Frères publient le zèle et la piété du pasteur et la générosité des paroissiens ; au milieu de St. Roch dont les magnifiques magasins, les manufactures naissantes mais déjà prospères annoncent l'activité et l'esprit d'entreprise d'une population toute canadienne française. Vivez longtemps et vivez heureux au milieu des quatre mille enfants auxquels vous avez appris à connaître, aimer, servir Dieu et la patrie, au milieu de ces quatre mille enfants qui, aujourd'hui, répandus dans toutes les classes de la société vous doivent les premières notions de leur éducation ; vivez heureux et longtemps, entouré du respect et de la vénération de vos confrères qui aimeront à profiter longtemps encore de vos conseils, fruits de votre longue expérience.

Enfin, vivez longtemps et soyez heureux, parmi tous vos compatriotes reconnaissants, car, pendant 50 ans, vous avez constamment rempli et avec le plus grand dévouement, une belle, grande, sainte et patriotique mission.

PEDAGOGIE.

Travail et savoir.

C'est surtout à propos du travail qu'il est incontestable de dire que plus un devoir est sacré, plus Dieu nous en fait une loi sévère, plus aussi l'accomplissement de ce devoir nous est avantageux. Un travail assidu met une douce joie dans notre cœur, et c'est la joie du cœur qui est le premier des biens. Mais là ne se bornent pas les bienfaits du travail : c'est encore par lui qu'on acquiert le savoir qui seul nous apprend à distinguer le bien du mal, le vrai du faux, le juste de l'injuste.—Le jour arrive aussi, ou chaque enfant, devenu homme, doit pourvoir lui-même à ses besoins, et ce n'est qu'en travaillant qu'on y parvient.—Les richesses peuvent se perdre ; mais la science, les talents, un bon métier durent autant que la vie. C'est à apprendre ce métier, à acquérir cette science ou ces talents que consistent les travaux du jeune âge.

Que l'on soit destiné à être magistrat, artiste, négociant, ouvrier, beaucoup de connaissances sont nécessaires. Souvent même, plus la position que l'on doit occuper est élevée, plus les travaux sont pénibles et difficiles. Il en résulte que, pour s'élever au-dessus de ses semblables, quelle que soit la profession d'ailleurs, il faut de toute nécessité travailler plus ou mieux que tout autre.

Le travail, joint à la bonne conduite, est l'unique chemin qui conduise à la fortune et à la considération. Beaucoup d'hommes, bien que nés dans la misère, sont devenus, grâce à leur travail, à leur savoir, et à leur bonne conduite, riches et célèbres. — Amyot, qui fut le précep-

teur de Charles IX, en est un exemple. Il était bien pauvre dans sa jeunesse. Il se plaça dans un collège, en qualité de petit laquais.—Là, il suivit à la dérochée les cours des professeurs et il devint savant, à force de travail et d'application.—Dans la suite, il se trouva qu'il fut riche, plus honoré, plus célèbre qu'aucun des jeunes gens riches qui avaient fait régulièrement leurs études dans le collège où il avait été à leur service.

Beaucoup d'autres enfants qui ont débuté comme ouvriers dans des fabriques ou dans des fermes, sont devenus eux-mêmes de riches fabricants, de riches fermiers. C'est toujours au travail et à la bonne conduite qu'ils en ont été redevables, et ceux qui ont eu le plus de savoir ont encore généralement le mieux réussi.—Pour trouver des preuves à l'appui de ce que nous venons d'avancer, il ne faut que regarder autour de soi.—En effet, à l'époque où nous vivons, la plupart de ceux qui ont quelque fortune la doivent à leurs travaux ; d'autres aux travaux de leurs parents, ce qui revient au même.—Du reste, le Créateur nous ayant fait une loi du travail, ce n'est jamais qu'après nous être utilement occupés que nous trouvons du plaisir dans le repos. Le savoir que nous avons acquis en travaillant, le sentiment d'un devoir accompli, quelle que soit la fatigue que nous ayons éprouvée, nous délassent promptement et nous semblent déjà une grande récompense.—Nous pouvons voir aussi chaque jour que ce sont les hommes les plus savants et les plus laborieux que l'on estime le plus. Au contraire, on méprise les paresseux et les ignorants ; car l'oisiveté, qui paraît leur être si chère, est la source de tout mal.

Dans notre jeunesse, lorsqu'on nous parle de rois, de ministres, il nous semble que ces hommes-là passent leur temps au milieu de fêtes continuelles. L'expérience apprend qu'il n'en est pas ainsi. On peut s'assurer même que le chef d'une nation travaille plus longtemps chaque jour que n'importe quel ouvrier.—Un ministre travaille souvent vingt heures de la journée !—Comment ! me disait-il y a peu de temps un enfant d'une dizaine d'années, un ministre travaille vingt heures par jour ? Que fait-il donc pendant ces vingt heures ? Il s'occupe, lui répondis-je, à alléger le travail des autres hommes, ce qui n'est pas une petite besogne dans des temps comme les nôtres. Tous ces travaux qui s'exécutent, ce mouvement commercial qui anime le pays, l'instruction que nous recevons, l'ordre qui règne, sont dus en grande partie aux soins des ministres, à ceux du chef de la nation.—D'un autre côté, ceux qui nous gouvernent voudraient nous voir bons et heureux, et ils veulent toujours réparer le mal qui se fait. Aussi vous ne sauriez croire combien les paresseux et les mauvais sujets leur causent d'inquiétude et de travail.

—Ah ! c'est facile à comprendre, reprit mon jeune interlocuteur ; c'est comme ce jardinier qui a tant de peine à réparer les dégâts que son âne avait fait dans le jardin.

—Précisément ; toutefois les paresseux et les mauvais sujets sont bien plus coupables que l'âne qui n'a agi que par sottise ; eux, s'ils se livrent au mal, c'est par un manque volontaire à leurs devoirs.

—Pour travailler avec fruit il faut apporter la plus grande attention possible à tout ce que l'on fait : voilà le motif pour lequel on nous recommande chaque jour d'être attentifs.—Si nous lisons avec attention, par exemple, la lecture que nous faisons reste en quelque sorte gravée dans notre mémoire ; de même, tout travail où nous sommes attentifs est toujours bien fait.—Au contraire, si nous lisons sans attention, en pensant à autre chose, nous ne nous rappelons rien ensuite de ce que nous avons lu. Si nous faisons quelque chose inattentivement, en songeant à nous promener, à nous divertir, c'est toujours mal fait. Si nous sommes longtemps inattentifs, nous avons ensuite beaucoup de peine à fixer notre